

© Taja Kramberger

## 10 poèmes

POINT DE MOTS

MOVIMIENTO ESTUDIANTIL

DANGEREUSE

RESTER LA SOURCE DE L'HUMAIN

À LA QUEUE LEU LEU

LES YEUX FROIDS DES RUES DÉSSERTÉES

LA LIBERTÉ DES TYRANS

TOUS LES DÉFUNTS ONT LEUR NOM

POÈME POUR CEUX QUI LE MÉRITENT

MOBILISATION POUR LA VIE

## POINT DE MOTS

### Point de mots

à propos desquels règne une demande de masse,  
mais ceux-là qui furent cautérisés, piétinés,  
ceux-là qui manquent comme manque une baie de raisin  
grignotés prématurément  
sans ce que personne s'en rende compte.

### Point de gestes

pris des prêtres emboîtés  
par les fidèles,  
mais ceux-là que le corps apprend difficilement,  
pour survivre,  
et qu'il ne puisse pas transmettre à un autre corps.

### Point d'odeur

de l'encens ou de la nostalgie épanouie  
qui nous assoupissent ou nous bercent dans une léthargie de soie  
mais celui-là qui nous réveille, celui qui,  
soudainement, s'enfonce dans les ouvertures du corps  
en y revivifiant tous les sens.

### Point de poésie

qui glisse sur la plate-forme de l'histoire littéraire, couverte de glace,  
mais celle-là dont l'odeur hardi  
est capable de faire bouger  
les pivots des gestes et des mots.

## MOVIMIENTO ESTUDIANTIL

Mes chers étudiants et étudiantes,  
les petits pigeons de l'usine Forja à Buenos Aires.  
L'établissement qu'on ait bâti ensemble est devenu  
le hangar pour les pièces de viande suspendues en solde.

Partez dans le monde aux visages sereins -  
quittez l'obscurité de l'ignorance et de l'hébétude, vous avez éprouvé tout  
nécessaire pour comprendre la signification  
et la responsabilité de l'homme créatif dans le monde.

Göttingen 1937, Tlatelolco 1968, Koper 2010.  
Les lieux d'incendie des espoirs et des connaissances,  
les seuls investissement de valeur dans l'avenir.

Rien ne peut justifier les actes de folie,  
derrière eux ne reste que l'odeur  
de la désinfection après le forfait et quelques charognards  
nouvellement couronnés.

Gardez vous d'eux ! Les sourires  
sur leurs visages  
sont autant de voiles de la mort.

© Taja Kramberger, *Z roba klifa*, CSK, Ljubljana, 2011

© Traduit par Drago Rotar, 2011

## DANGEREUSE

J'étais vraiment dangereuse,  
comme la douche peut être  
dangereuse pour un saligaud.

Trop vite et trop abruptement  
montait mon prestige parmi les étudiants et étudiantes,  
chez la poignée des Kopériens et, notamment, des non Kopériens,  
sapant l'image de la *femme folle*  
à peine lancée par  
les forces unies de la littérature slovène d'exportation.

Tomaž Šalamun ou quelqu'un de son nom  
dut venir et s'accaparer de l'échiquier avec ses pions noirs.  
Abracadabra.

Tu avais la chance, Koper,  
de créer quelque chose de nouveau, complaisant envers les gens.  
Tu l'a gâché. Il est encore visible, le fait que  
le contenu humain faufile après la Deuxième guerre  
ne vaille pas cette belle ville vénitienne.

Je ne suis pas une poète kopérienne,  
ni même slovène, je ne suis qu'une poète.  
Je décris les cataclysmes humains, les paumes d'enfants  
et les cris perçants des mouettes.  
Je n'ai pas peur de ne pouvoir pas le faire autant  
n'importe où dans le monde.

## RESTER LA SOURCE DE L'HUMAIN

Rester la source de la lumière  
même quand on s'efforce de te briser de toute façon,  
et avoir la force du solvant diluant leurs  
paroles pesantes pour les sortir des fers de la liberté  
dans l'eau édulcorée de la décence coercitive.

Rester la source de la lumière  
même quand on veut te dévorer,  
et avoir la force du roentgen grâce auquel  
on regarde directement dans la vessie natatoire des piranhas  
et connaît leurs mouvements futurs avec les courants aquatiques.

Rester la source de la lumière  
même quand les ombres ténébreuses  
dans le faisceau nocturne dissimulé s'efforcent de t'anéantir, quand  
toutes les vaches dans la partie gauche de l'étable  
sont également noires comme celles dans la vacherie droite.

Et il se peut que noires sont aussi celles d'entre deux  
qui braconnent les mèches dans nos  
œuvres fraîchement déprisées  
pour accomplir, de façon intéressée, leur ascension vers la lumière.

Rester une brèche à peine sensible dans une pièce suffocante,  
un mince afflux d'énergie, un effleurement de l'humain.

## À LA QUEUE LEU LEU

Les mots dans la tête sont autres  
que les mots dans la bouche, et  
les mots dans la bouche sont différents  
de ceux dans les oreilles.

Les mots dans la tête  
œuvrent silencieusement,  
il sont intangibles et intacts,  
sans forme ils s'en filent et s'évanouissent.  
Leur royaume n'est pas  
entièrement de la tête où  
ils se trouvent.

Les mots dans la bouche  
sont en chemin de son et de la forme ;  
ils sont comme une chevalerie glottale en assaut,  
de cette cavalcade retentit la tête.  
Or, dans le dernier moment,  
ils changent leur ordre  
et sortent comme les oies.

Les mots dans les oreilles sont  
chatouillement agréable - plus la vibration que le son,  
plus le rythme que le sens  
(ou bien le rythme et le sens se dissocient,  
pour s'impliquer d'une autre manière).  
Leur tâche unique est  
de féconder les mots dans la tête  
et les pousser dans la bouche.

Ainsi naît la pensée.  
Ainsi naît le dialogue.  
Ainsi naît le poème.

## LES YEUX FROIDS DES RUES DÉSSERTÉES

Les yeux froids  
des rues désertées

Les yeux froids  
de l'érudition calcifiée

Les yeux froids  
de la familiarité gluante

Les yeux froids  
de la liberté dosée

Les yeux froids  
d'acier  
du fusil à deux coups  
visant  
l'homme

La paume  
maternelle chaleureuse  
posée  
sur le front  
de l'enfant

## LA LIBERTÉ DES TYRANS

I.

Arracher l'homme  
à ses bien-aimés :  
lui ôter les coordonnées  
d'où il combat la spirale de tramontane  
et l'invasion  
soudaine de la bêtise.

L'écorcher vivant jusqu'aux os,  
s'accaparer de son  
suc vital, du legs,  
se faire attribuer ses reliques.

Auparavant, tant qu'il est vivant,  
le rouler dans la boue,  
susciter la catalepsie générale  
pour faire s'évanouir l'intrépidité du prononcé  
et dissimuler la signification de l'entendu.

Le faire brûler sur le bûcher académique  
accompagné par le rire creux des mannequins mécaniques  
questionnant les étudiants  
en leur imputant ses  
propres fantasmes malsains.

Se mettre un plaid blanc  
après l'autodafé,  
et avec un sourire maîtrisé  
annoncer un commencement nouveau,  
mieux et plus beau.

Par le corps on peut faire tout.  
Par la raison et l'esprit  
on peut faire tout.

Si seulement on en dispose.



## II.

Arracher l'esprit d'un homme  
de son corps :  
interdire ses livres,  
présenter ses pensées comme les projectiles  
cérébraux dangereux, leur  
coller le stigma paranoïaque.

Découper son œuvre qu'il ait extrait  
de lui-même péniblement, cracher sur lui,  
pour qu'il ne reste derrière lui que  
quelques empreintes de pied confuses dans la neige.

Fouler aux pieds aussi celles-ci !

Effacer ses acquis,  
pour qu'il n'en reste aucun appui,  
aucune preuve, même absente,  
de son existence.

Aucun appui pour la pensée inquiète  
de n'importe qui voudrait encore,  
dans ces recoins,  
créer ou vivre.

La liberté des tyrans est devant la notre.  
Là où nous qui aimons la liberté s'attendons  
du rire et du cri de la vie,  
même la mort recoule silencieusement devant elle.

## TOUS LES DÉFUNTS ONT LEUR NOM

Tous les défunts ont leur nom,  
ce ne sont que ceux des vivants qui posent le problème.  
Certains sont non-prononçables  
sans bégayement et branlement de tête,  
certains sont impossibles à prononcer  
sauf par allusions,  
et certains autres, notamment ceux des femmes,  
sont interdits dans ces endroits-ci.

Tous les défunts ont leur nom  
gravé dans la pierre,  
imprimé dans l'avis mortuaire ou dans le registre ;  
or, quant à mon nom, il est nécessaire  
de le saper, salir dans les intervalles  
de quelques ans, de le remplacer par un autre.

Il y dix ans qu'un  
haut dignitaire d'un parti m'a menacé :  
*Restez la poète tant qu'il est encore temps.*

Tant qu'il est encore temps ?  
Le temps pour quoi ?

Je devins aussi une scientifique  
et éditrice et organisatrice et  
traductrice et militante et  
enseignante universitaire.  
Tout ce qui est insupportable,  
les escalades des vieux bornes  
de parcelles dessinés par  
les doigts sales  
des fratries.

Je ventille toutes les pièces,  
je laisse échapper tous les ratings,  
je dégage toutes les soupapes.

Et on me met sur la glace comme  
des morts. Mais tous les défunts ont leur nom.

© Taja Kramberger, *Z roba klifa*, CSK, Ljubljana, 2011

© Traduit par Drago Rotar, 2011

## POÈME POUR CEUX QUI LE MÉRITENT

I

En effet, ce poème s'adresse exclusivement  
à ceux qui le méritent :

poème pour ceux qui portent sur la plante du pied des lignes qui sont  
des légendes transcrites  
de cartes anciennes, inexactitudes et repentirs compris,  
transformées par l'histoire, signes perçus  
aujourd'hui comme des chaînes de montagnes endormies  
sur les grandes fractures tectoniques;

poème pour ceux qu'on ne peut simplement  
désassembler sans risquer l'enfoncement  
de sa propre vallée, poème  
pour tous ceux qui se sont démantelés et ne peuvent  
être divisés que par eux-mêmes ou par un amour équivalent;

poème pour ceux qui ont fait la trêve avec leur  
déchéance et ne l'imputent pas aux autres, qui  
ne soufflent jamais à l'oreille de l'histoire  
et ne se tortillent pas de honte,  
poème pour ceux qui, autrefois, soufflaient  
la boue et la lave,  
la pierre et la cendre;

poème pour ceux dont les mains laissaient  
couler l'encre comme un torrent et laissaient le fleuve  
façonner définitivement ses rives;

poème pour ceux dont les corps  
ont connu l'invasion glaciale des fourmis, des croisades  
de poèmes qui n'étaient pas les leurs, et enfin une nouvelle vie,  
une parole autre, un corps autre,  
qui est l'amour et la ténacité.

## II

Poème pour ceux qui n'ont jamais piétiné l'herbe pour voir le sol où elle pousse, pour ceux qui ne s'appuient pas sur la voix d'un autre ou une voix passée sous silence parce qu'ils avaient peur pour leur pré carré - pour leur royaume qui tenait sur la pointe d'un cure-dents.

Et pas pour ceux qui se balancent aux pins acides de l'orgueil, pas pour les sous-nourris ou les suralimentés qui passent la moitié de leur vie à combler sournoisement leur déficit avec les strophes des autres et l'autre moitié à soustraire ce qu'ils ont acquis de ce solde étranger; pas pour les martyrs, les poètes dégoûtés, non pour ceux qui *prétendentment existeront à l'avenir* mais qui *jamais n'existent déjà*, oh! misère, pas pour les bouchons en liège qui s'introduisent dans le goulot des bouteilles, s'y émiettent et gâtent le meilleur vin.

Ce poème existe ici et maintenant et uniquement pour ceux qui le méritent; pour ceux qui le comprennent ici et maintenant, et non pas pour ceux pour qui ses mots isolés commenceront à luire dans les ténèbres grinçantes dans 30 ou 90 ans, ou plus tard encore quand je serai éparpillée partout, et nulle part si vivace et pleine de vie comme aujourd'hui.

Non pas pour ceux qui se jettent encore et toujours sur l'éternité et prennent soin de jeter, comme des éboueurs ou des bourreaux à des intervalles exactement déterminés, les autres voix, plus fortes et plus fondamentales, dans la poubelle de l'histoire.

*Je m'en fous. Ha!*

### III

Il faut se taper la tête contre un mur de briques  
sans savoir quand il va apparaître  
et sans savoir si ta tête tiendra le coup.  
Non pas traverser du polystyrène la torche à la main,  
non pas passer par la porte gardée  
et laissée entrouverte, non pas  
avec un allié ou en couple, non pas traverser  
le coefficient de l'eau ou  
du miel, non pas  
pieds nus sur une mousse couverte de rosée ou un tapis de braise,  
le regard fixé sur  
les étoiles, non.  
C'est pas ça du tout.

Tout cela ne vient qu'après coup.

Il faut traverser avec *sa* tête le mur *temporel* de la parole  
en béton dur, et *sortir* de l'autre côté -  
et seulement dans le cas où il reste quelque chose,  
seulement s'il reste vraiment quelque chose -  
ce poème est aussi pour toi.

© Taja Kramberger, *Mobilizacije/Mobilisations/  
Mobilizations/Mobilitazioni*, Tropos & Zrakogled, Koper-Ljubljana, 2004  
© Traduit par Drago Rotar et Anne Talvaz, 2004

## MOBILISATION POUR LA VIE (Ile partie d'une poème plus longue "MOBILISATIONS")

C'est un renégat excentrique, un athée  
qui se réfugie dans l'agronomie,  
Goethe et le dressage des enfants. Et que la vie  
le ballotte de-ci, de-là, sur un champ de mines  
comme un cavalier d'échecs désarçonné. Qui peint  
la lettre L : *Lehrling*, mais n'utilise pas  
les premières vitesses et ne freine jamais.  
Qui lit *La nourriture des cochons*, les pieds dans un bain frais - pour  
affûter la concentration -  
et qui espère trouver un refuge dans les livres de botanique,  
le sol sous ses pieds,  
mais ne parvient pas à trouver une feuille de pas-d'âne  
assez grande pour couvrir son ombre.

Qui apporta à ma mère pour le premier rendez-vous un bouquet  
composé de deux louches et repartait immédiatement  
à 800 kilomètres de là. Une fois sur le terrain,  
humilié et capricieux, il  
changea à nouveau le parcours du fou,  
le ramenant en arrière vers la reine ;  
celle qui peut bouger sans peine  
dans toutes les directions, parfois simplement en biais  
sans vraiment bouger, vers elle  
portant en elle  
le mouvement de tous les autres, tout en veillant sur eux.

Et moi : le résultat d'un vote familial  
en février 1970 : personne n'a mis son veto et l'embryon  
est librement devenu moi,  
pour que je puisse aujourd'hui tranquillement regarder mon chemin,  
une piste, déjà plus longue que la vie, pour que je puisse  
voir ta vie  
devant moi, bien plus longue que le chemin.

Ainsi mon père introduit  
son herbier inachevé en moi,  
pour que mes pensées s'entassent entre  
les piles de livres comme des fleurs aplaties

jusqu'à ce que, dans ma première collection,  
toute cette érudition végétale explose  
et toutes les feuilles bien en ordre  
pouvaient à nouveau occuper  
leur espace d'origine.

A présent devant moi :

un désert des fleurs, des mots, souples et tout frais,  
qui se concentre ou s'étend à mes ordres  
comme l'univers. Que dois-je  
faire d'eux, ici,  
dans cet endroit dénaturé,  
à sang froid ?

Et à présent devant mes yeux : une vaste  
pampa informe  
de *vulpie queue-de-rat*, *Vulpia myuros*,  
couverte d'une progéniture jalouse  
d'amphibiens.

Ton courant alternatif, diphasé,  
et les 1200 pages de notes frénétiques,  
jaillissant avec la force  
d'un torrent. Un fardeau  
tourbillonnant que tu as chargé  
sur nos épaules d'enfants, comme  
une guerre égoïstement étend ses corps  
et sa mémoire sanglante  
en un anneau mythique, impénétrable et  
l'enterre pour les générations futures  
parmi les pages du livre de la Terre, un vaste  
livre cartonné inédit  
sans correction et  
sans éditeur.

Dieu était-il caché parmi les pois chiches,  
les graines de tournesol et les carottes,  
dans la bouche de prisonniers dystrophiques  
rentrant chez eux ?



Dieu était-il caché dans les tympans sourds des pistolets  
que la Gestapo pointait sur toi à Vienne,  
tandis que vous *les gars* vous pelletiez  
du sable entre les traverses de chemin de fer ?

Dieu était-il caché à Iaroslav, dans ce camp d'internement  
de la Première Guerre mondiale, entre les dents des rats qui,  
trotinant parmi les prisonniers, étonnamment,  
ne les mordaient pas ?

Le Dieu de ta Mère ou ton non-Dieu ?  
Tous deux annoncés  
en lettres capitales,  
tous deux, dans un moment de détresse, invoqués dans le noir  
sans une réponse,  
tous deux engourdis et frêles  
comme accroupissement dans un tonneau fermé  
de *Mohojeva bolota*.

Ce n'était ni le front russe ni la faim, ni le vin,  
ni tes études, non -

*nothing matters but the quality  
of the affection -  
in the end - that has carved the trace in mind  
dove sta memoria -*

c'était ma mère qui mobilisait  
mon père pour la vie,  
l'amour doux et ferme  
du nom de  
Zorka.

© Taja Kramberger, *Mobilizacije/Mobilisations/  
Mobilizations/Mobilizzazioni*, Tropos & Zrakogled, Koper-Ljubljana, 2004  
© Traduit par Drago Rotar, David Jauzion-Graverolles et Anne Talvaz (2003-2004)